

marcha sur Rome avec son armée. Cependant, afin de ne pas paraître saisir avec joie l'occasion de cette injure, pour s'en faire un prétexte d'attaquer les Romains, il envoya à Rome demander le coupable pour le punir, et s'avance à petites journées.

Le sénat s'étant assemblé, la plupart des sénateurs blâmèrent hautement les Fabius. Les prêtres féciaux parlèrent ouvertement contre eux; ils représentèrent au sénat que cet attentat intéressait les dieux eux-mêmes, et qu'en faisant retomber sur un seul coupable l'expiation du crime, ils détourneraient de dessus tout le peuple la vengeance céleste. Le sénat renvoya l'affaire au peuple, et les prêtres y accusèrent Fabius avec le même zèle; mais le peuple porta si loin la dérision et le mépris pour les droits sacrés de la religion, qu'il nomma Fabius tribun militaire avec ses deux frères.

A cette nouvelle, les Gaulois, indignés, partent sans délai, et marchent vers Rome avec la plus grande diligence. Leur multitude, l'éclat de leur appareil militaire, leur force, leur fureur jetaient l'épouvante partout où ils passaient. Les campagnes s'attendaient au plus affreux dégât, et les villes à une ruine totale. Mais, contre l'attente générale, ils ne commirent aucune violence, ils ne pillèrent rien dans les campagnes; et lorsqu'ils passaient près des villes, ils criaient à haute voix qu'ils marchaient sur Rome, qu'ils n'étaient en guerre qu'avec les Romains, et qu'ils regardaient tous les autres peuples comme leurs amis. Pendant que les barbares avançaient avec cette précipitation, les tribuns militaires se mirent en marche avec leurs légions, qui n'étaient pas inférieures en nombre aux Gaulois; elles montaient à quarante mille hommes de pied: mais c'étaient pour la plupart de nouvelles troupes qui n'avaient jamais été exercées, et qui maniaient les armes pour la première fois. D'ailleurs les généraux négligèrent absolument les dieux; ils ne songèrent ni à les apaiser par des sacrifices, ni à consulter les devins, devoir si essentiel dans un si grand péril, et sur le point de livrer bataille. Ce qui mit encore beaucoup de confusion dans l'armée, ce fut la multitude des chefs. Auparavant, et pour des guerres bien moins importantes, les Romains avaient souvent nommé un magistrat unique, qu'ils appellent dictateur. Ils savaient de quelle conséquence il est, dans des conjonctures périlleuses, de n'avoir qu'un même esprit, d'obéir à un seul chef revêtu d'un pouvoir suprême,

et qui puisse contenir tout par son autorité. Mais rien ne leur fit plus de tort dans cette occasion que leur ingratitude envers Camille: elle avait montré aux généraux tout ce qu'ils avaient à craindre, s'ils ne voulaient pas flatter le peuple et lui complaire.

Les Romains s'avancèrent jusqu'à quatre-vingt-dix stades<sup>1</sup> de la ville, et campèrent sur les bords du fleuve Allia, près de son embouchure dans le Tibre. Chargés avec vigueur par les barbares, ils se défendirent lâchement, et dans le désordre où était leur armée, elle fut bientôt mise en déroute. Dès le premier choc, les Gaulois poussèrent l'aile gauche jusque dans le fleuve et en firent un grand carnage; la droite, qui, pour éviter la première impétuosité des barbares, avait gagné les hauteurs, fut moins maltraitée; le plus grand nombre se sauva dans Rome. Ceux de l'aile gauche qui purent s'échapper, quand les Gaulois furent las de carnage, s'enfuirent à Véies pendant la nuit, ne doutant pas que Rome ne fût perdue et tous ses habitants passés au fil de l'épée.

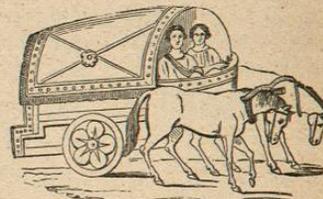


FIG. 20. — Chariot romain.

Si les Gaulois, après cette victoire, s'étaient mis, sans perdre un instant, à la poursuite des fuyards, rien ne pouvait sauver Rome d'une ruine entière, ni ses habitants d'un massacre général: tant ceux qui s'y étaient sauvés de la bataille avaient jeté la terreur dans les esprits et rempli la ville de trouble et d'épouvante! Mais les barbares, qui ne connaissaient pas toute la grandeur de leur victoire, qui d'ailleurs, dans les premiers transports de leur joie, ne pensèrent qu'à faire bonne chère et à partager les dépouilles du camp des Romains, laissèrent à la populace qui s'enfuyait de la ville la facilité de se retirer, et à ceux qui restèrent le temps de reprendre courage et de pourvoir à leur défense. Abandonnant le reste de leur ville, ils ne s'occupèrent que de fortifier le Capitole; ils le remplirent de toutes sortes d'armes et de munitions, et y transportèrent, avant tout, les choses consacrées à la religion.

Les vestales, en s'enfuyant de la ville, emportèrent le feu de Vesta et les autres choses sacrées dont la garde leur était confiée.

1. Environ quatre lieues et demie.

Dans le même temps, un plébéien, nommé Lucius Albinus, se retirait de Rome et emmenait sur un chariot sa femme, ses enfants encore en bas âge, avec les meubles les plus nécessaires. Dès qu'il aperçut ces vierges sacrées qui, portant dans leurs bras les choses saintes, marchaient seules, sans être aidées de personne et étaient déjà très fatiguées, il fit descendre sa femme et ses enfants, ôta du chariot tous les meubles et y fit monter les vestales, afin qu'elles pussent gagner quelque une des villes grecques. Cette piété d'Albinus, l'hommage qu'il rendit à la divinité dans une circonstance si périlleuse, m'ont paru dignes d'être transmis au souvenir des hommes. Tous les autres prêtres des dieux, tous les vieillards

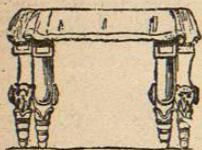


Fig. 21. — Siège à pieds d'ivoire.

qui avaient eu les honneurs du consulat ou du triomphe, ne purent se résoudre à quitter Rome ; ils se revêtirent de la plus belle de leurs robes sacrées, et, se dévouant en quelque sorte pour leur patrie, ils prononcèrent une prière solennelle, dont le souverain pontife Fabius leur dicta la formule ; et, ainsi habillés, ils allèrent s'asseoir dans la grande

place sur leurs sièges d'ivoire, en attendant le sort que les dieux leur réservaient.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva devant Rome avec son armée. Quand il vit les portes et les murailles sans gardes, il soupçonna d'abord quelque ruse et craignit une embuscade, ne pouvant croire que les Romains eussent pris le parti désespéré d'abandonner leur ville. Lorsqu'il se fut assuré de la vérité, il entra par la porte Colline, et prit possession de Rome, un peu plus de trois cent soixante ans après sa fondation, si toutefois on peut croire qu'on ait conservé une connaissance exacte de ces temps anciens, lorsque l'on considère la confusion qui existait alors et qui a laissé tant d'incertitude sur des choses plus récentes.

Brennus, étant maître de Rome, fit environner le Capitole par un corps de troupes et conduisit le reste à la grande place. Là, à l'aspect de tous ces vieillards qui, assis avec leurs ornements, et dans un profond silence, restèrent immobiles à l'approche des ennemis, et, qui, sans changer de visage ni de couleur, sans donner le moindre signe de crainte, se regardaient les uns les autres tranquillement appuyés sur leurs bâtons, il fut saisi d'admiration. Un spectacle si extraordinaire frappa tellement les Gaulois,

que, les regardant comme des êtres divins, ils n'osèrent pendant longtemps ni les approcher ni les toucher. Enfin l'un d'entre eux, s'étant hasardé d'approcher de Manius Papirius, lui passa doucement la main sur la barbe, qui était fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête et le blessa ; le barbare tire son épée et le tue. Alors les Gaulois se jettent sur les autres et les massacrent tous ; ayant ensuite fait main basse sur ce qui s'offrit à eux, ils passèrent plusieurs jours à piller, à saccager la ville, et finirent par y mettre le feu et par la détruire. Irrités contre ceux qui étaient dans le Capitole, et qui, loin de se rendre aux sommations qui leur étaient faites, défendaient avec vigueur leurs retranchements et avaient même blessé plusieurs des ennemis, ils ruinèrent la ville et égorgèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe.

Le siège du Capitole traînant en longueur, les Gaulois, qui commençaient à manquer de vivres, partagèrent leur armée : les uns restèrent pour continuer le blocus du Capitole ; les autres se répandirent dans le pays pour fourrager et piller les bourgs des environs. Ils n'allaient pas tous ensemble, mais divisés par compagnies et par bandes ; pleins de confiance en leurs victoires, ils marchaient sans ordre et dans une entière sécurité. La troupe la plus nombreuse et la mieux disciplinée se porta du côté de la ville d'Ardée, où Camille, depuis son exil, vivait en simple particulier, sans se mêler d'aucune affaire. Mais alors ayant conçu quelque espérance et roulant dans son esprit différentes pensées, il cherchait les moyens non de se dérober aux ennemis, mais de trouver une occasion favorable de les attaquer avec succès. Il voyait que les Ardéates, assez forts quant au nombre, étaient découragés par l'inexpérience et le défaut de cœur de leurs généraux. Il s'adressa donc aux jeunes gens et leur dit qu'il ne fallait pas attribuer à la valeur des Gaulois la défaite des Romains ; que des hommes qui n'avaient eu rien à faire pour vaincre ne pouvaient tirer vanité des malheurs amenés par de mauvais conseils ; que la fortune seule avait tout fait, qu'il serait beau de courir des dangers pour repousser les barbares et se délivrer d'un ennemi qui ne se proposait d'autre but de la victoire que de détruire, comme le feu, tout ce qu'il aurait soumis ; que s'ils voulaient prendre confiance et montrer du courage, il leur ménagerait une occasion de vaincre sans danger.

Comme il vit que les jeunes gens l'écoutaient volontiers, il alla

trouver les magistrats et les sénateurs d'Ardée, qui goûtèrent aussi ses conseils. Alors ayant fait prendre les armes à tous ceux qui étaient en âge de les porter, et ne voulant pas que l'ennemi, qui se trouvait dans le voisinage, en fût averti, il les tint renfermés dans la ville. Les Gaulois, après avoir couru tout le pays, s'en retournaient chargés de butin; ils étaient campés dans la plaine sans précaution et avec beaucoup de négligence; la nuit les surprit pleins de vin, et bientôt il régna dans leur camp un profond silence. Camille, averti par ses espions, sort à la tête des Ardéates, traverse sans bruit tout l'intervalle qui le séparait des ennemis, et arrive à leur camp vers le milieu de la nuit. Là, il ordonne à ses troupes



Fig. 22. — Trompette.

de jeter de grands cris, et aux trompettes de sonner de tous les côtés pour effrayer les barbares, que ce tumulte put à peine tirer du sommeil et de l'ivresse. Quelques-uns seulement, réveillés en sursaut, prirent les armes, et après une faible résistance ils périrent en combattant. Les autres, accablés de vin et de sommeil, furent presque tous égorgés avant d'avoir eu le temps de s'armer. Le petit nombre de ceux qui, à la faveur des ténèbres, s'échap-

pèrent du camp et se dispersèrent dans la campagne furent enveloppés le lendemain matin par la cavalerie, qui les passa tous au fil de l'épée.

La renommée ayant porté rapidement le bruit de cette victoire dans toutes les villes voisines, Camille vit accourir près de lui une foule de jeunes gens, et surtout ceux des Romains qui, retirés à Véies depuis la défaite d'Allia, y déploraient le malheur de leur patrie : « Quel général, disaient-ils, la fortune a enlevé à Rome ! Tandis que Camille illustre par ses exploits la ville d'Ardée, celle qui vit naître et qui a nourri ce grand homme est perdue sans ressource. Nous-mêmes, faute d'un chef qui nous conduise, renfermés dans une ville étrangère, nous restons dans l'inaction, et nous trahissons l'Italie. Pourquoi n'envoyons-nous pas demander aux Ardéates notre général, ou plutôt pourquoi ne pas prendre les armes et aller nous-mêmes nous joindre à lui ? Pouvons-nous voir dans Camille un banni ? Nous-mêmes sommes-nous encore des citoyens, quand il ne nous reste plus de patrie et que Rome est au pouvoir des barbares ? » Tous décidèrent unanimement de députer

vers Camille, pour le prier de prendre le commandement. Il répondit qu'il ne l'accepterait qu'autant que le choix qu'ils faisaient de lui serait ratifié, conformément aux lois, par les citoyens renfermés dans le Capitole ; que tant qu'ils y existeraient, il verrait en eux la patrie ; qu'il se hâterait d'obéir à leurs ordres, mais qu'il n'agirait point sans les avoir reçus. On admira la modestie et la sagesse de Camille ; mais l'embarras était de trouver quelqu'un qui portât cette nouvelle au Capitole ; il paraissait même impossible d'y entrer, tant que les ennemis seraient maîtres de la ville.

Il y avait parmi ces Romains un jeune homme d'une condition médiocre, mais passionné pour la gloire, nommé Pontius Cominius, qui s'offrit pour cette mission périlleuse. Il ne voulut pas se charger de lettres pour les Romains qui étaient dans le Capitole, afin que, s'il était pris, les ennemis ne pussent découvrir les desseins de Camille. Vêtu d'une méchante robe, sous laquelle il portait des écorces de liège, il part et marche sans crainte pendant tout le jour : arrivé près de Rome à l'entrée de la nuit, et ne pouvant passer le pont du Tibre, qui était gardé par les barbares, il entortille autour de sa tête le vêtement léger qui le couvrait, et se met à la nage ; soutenu par le liège dont il s'est muni, il traverse ainsi le Tibre jusqu'au pied des murailles, et, évitant toujours les endroits où les feux et le bruit l'avertissaient qu'on faisait bonne garde, il gagne la porte Carmentale, où régnait le plus grand silence. C'était aussi de ce côté du Capitole que la montée était la plus raide et le rocher qui l'entourait le plus escarpé ; il le gravit sans être aperçu, et arrive, avec bien de la peine et bien des efforts, jusqu'aux premières gardes. Il les salue et se nomme. On le fait avancer, et il est conduit aux magistrats. Les sénateurs s'assemblent sur-le-champ, et Pontius leur annonce la victoire des Ardéates, qu'ils ignoraient ; il leur apprend le choix que les soldats ont fait de Camille pour leur général, et les exhorte à lui en confirmer le titre, puisqu'il est le seul à qui les Romains du dehors veulent obéir. Le sénat, après en avoir délibéré, nomme Camille dictateur et renvoie Pontius par le même chemin. Aussi heureux à son retour qu'à son premier voyage, il trompe encore la vigilance des ennemis et rapporte aux Romains du dehors le décret du sénat, qui leur causa la plus grande joie. Camille, s'étant rendu auprès d'eux, y trouve vingt mille hommes armés ; et

ayant rassemblé un plus grand nombre d'alliés, il se dispose à aller contre les barbares. Nommé ainsi dictateur pour la seconde fois, il se rend tout de suite à Véies, et s'étant mis à la tête des soldats romains, renforcés du corps plus nombreux des alliés, il marche à l'ennemi.

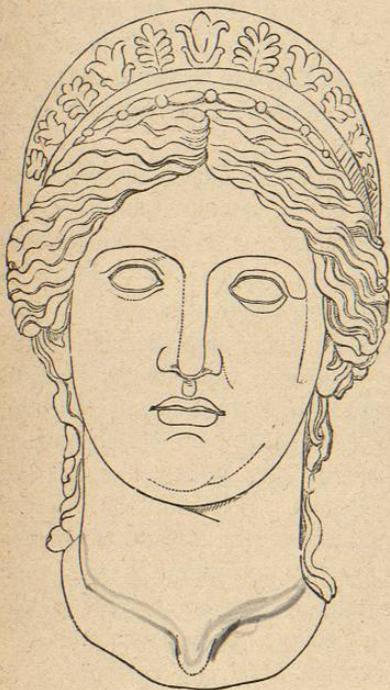


FIG. 23. — Buste de Junon.

« Les ennemis, leur dit-il, nous montrent eux-mêmes le chemin qui mène jusqu'à eux, et qui nous était inconnu ; ils nous font voir qu'il n'est ni impraticable ni inaccessible. Quelle honte pour nous, si, ayant en main un tel commencement, nous désespérons de la fin ! si nous abandonnons cette citadelle comme imprenable, tandis que les ennemis nous enseignent par où elle peut être prise ! Où un seul homme a passé facilement, plusieurs y monteront l'un après l'autre, avec d'autant moins de peine qu'ils pourront s'aider et se soutenir mutuellement. Au reste, des dons et des honneurs proportionnés aux dangers attendent ceux qui,

Cependant, à Rome, quelques-uns des barbares étant passés par hasard près du chemin que Pontius avait pris pour monter au Capitole, remarquèrent en plusieurs endroits les traces de ses pieds et de ses mains. Comme en grimpant il s'était accroché à tout ce qu'il avait pu saisir, ils virent le long des rochers les herbes couchées et la terre éboulée de différents côtés. Ils allèrent sur-le-champ en faire leur rapport au roi, qui, s'étant lui-même transporté sur les lieux et les ayant considérés avec beaucoup d'attention, ne dit rien pour le moment : mais le soir il assembla ceux de ses soldats qu'il

dans cette occasion, auront signalé leur courage. » Les Gaulois, animés par le discours de leur roi, promirent d'y monter hardiment. Vers le milieu de la nuit, ils commencent, plusieurs à la file, de grimper en silence en s'accrochant aux rochers que leur raideur rendait difficiles à gravir, mais qu'ils trouvèrent plus accessibles qu'ils ne l'avaient imaginé. Les premiers avaient déjà gagné le sommet de la montagne, et, se mettant en ordre à mesure qu'ils arrivaient, ils étaient sur le point de se rendre maîtres des retranchements et de surprendre les gardes endormis, car aucun homme ni aucun chien ne les avait entendus.

Heureusement qu'on entretenait dans le Capitole, près du temple de Junon, les oies sacrées, qui avaient ordinairement une nourriture abondante, mais qui, depuis qu'on avait à peine assez de vivres pour les hommes, étaient fort négligées et mangeaient peu. Cet animal a l'ouïe très fine et s'effraye au moindre bruit. Celles-ci, que la faim tenait plus éveillées et rendait plus susceptibles d'effroi, sentirent bientôt l'approche des Gaulois ; et, courant à eux avec de grands cris, elles réveillèrent tous les Romains. Les barbares, de leur côté, se voyant découverts, ne craignirent plus de faire du bruit et allèrent aux assiégés en jetant des cris affreux. Ceux-ci, saisissant à la hâte les premières armes qu'ils trouvent sous la main, se défendent suivant que la circonstance le leur permet. Le premier qui fit tête aux barbares fut Manlius, personnage consulaire, d'une grande force de corps et d'un courage plus grand encore. Il eut affaire à deux ennemis à la fois, dont l'un levait déjà la hache pour le frapper, lorsque Manlius, le prévenant, lui abat la main d'un coup d'épée ; en même temps il heurte l'autre si rudement au visage avec son bouclier, qu'il le renverse dans le précipice. Alors faisant ferme sur la muraille avec ceux qui étaient autour de lui, il repousse les autres barbares qui n'étaient pas en grand nombre, et dont les actions ne répondirent pas à l'audace de leur entreprise. Le lendemain à la pointe du jour, les Romains, échappés ainsi à un si grand danger, précipitèrent du haut du rocher dans le camp ennemi le capitaine qui commandait la garde la nuit précédente, et discernèrent à Manlius, pour prix de sa victoire, chacun ce qu'il recevait de vivres pour un jour : une demi-livre de froment du pays et le quart d'une cotyle\* grecque de vin.

Cet échec découragea les Gaulois : les vivres devenaient rares

dans leur camp, et la peur qu'ils avaient de Camille les empêchait d'aller au fourrage. La maladie s'était mise dans leur armée; campés au milieu de monceaux de morts et sur les ruines des maisons brûlées, environnés d'amas de cendres qui, échauffées par le soleil et dispersées par le vent, portaient au loin des vapeurs dont la sécheresse et l'âcreté corrompaient l'air, ils respiraient un poison mortel. Ce qui augmenta encore la contagion, ce fut le changement dans leur manière de vivre. Accoutumés à des pays couverts et ombragés, où ils trouvaient partout des retraites agréables contre les ardeurs de l'été, ils étaient venus dans des lieux bas et malsains, surtout en automne. A cette différence de climat si nuisible se joignait encore la longueur du siège, qui, depuis plus de six mois, les tenait presque immobiles au pied du Capitole. Toutes ces causes firent éclore dans leur camp une épidémie si violente, que le grand nombre des morts ne permettait plus de les enterrer. La situation critique des Gaulois ne rendait pas meilleure celle des assiégés. La famine les pressait de plus en plus, et l'ignorance où ils étaient de ce que faisait Camille les jetait dans le découragement. Personne ne pouvait leur en apporter des nouvelles, parce que les barbares avaient redoublé de surveillance.

Dans un état de choses également fâcheux pour les deux partis, il se fit d'abord quelques propositions d'accommodement, par le moyen des gardes avancées, qui conféraient ensemble. Ensuite, du consentement de ceux qui commandaient dans le Capitole, Sulpicius, l'un des tribuns militaires, s'aboucha avec Brennus. Ils convinrent que les Romains payeraient mille livres pesant d'or, et que les Gaulois, dès qu'ils les auraient reçues, sortiraient de Rome et de tout son territoire. Les serments faits de part et d'autre à ces conditions, et l'or apporté, les Gaulois trompèrent d'abord secrètement en se servant de faux poids, et ensuite ouvertement, en faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains ayant voulu s'en plaindre, Brennus, pour ajouter à cette infidélité l'insulte et la raillerie, détache son épée et la met par-dessus les poids avec le baudrier. Sulpicius lui ayant demandé ce que cela voulait dire : « Eh! quelle autre chose, lui répondit Brennus, sinon malheur aux vaincus! » Ce mot a passé depuis en proverbe. Parmi les Romains, les uns, indignés de cette perfidie, voulaient reprendre l'or et s'en retourner au Capitole pour y soutenir encore

le siège; les autres conseillaient de dissimuler cette injure et de ne pas mettre la honte à donner plus qu'on n'avait promis, mais à être forcés de donner, nécessité humiliante dont les circonstances leur faisaient une loi.

Pendant qu'ils disputaient entre eux et avec les barbares, Camille, à la tête de son armée, était aux portes de Rome, où il apprit ce qui venait de se passer. Aussitôt il ordonne au gros de ses troupes de suivre au petit pas et en bon ordre; et lui-même, avec l'élite de ses soldats, ayant hâté sa marche, il arrive auprès des Romains, qui à son aspect se séparent et le reçoivent comme leur dictateur, avec les marques d'un grand respect et dans un profond silence. Camille, prenant l'or que l'on pesait, le donne à ses licteurs et commande aux Gaulois de prendre leurs poids avec leurs balances et de se retirer. « La coutume des Romains, ajoute-t-il, est de racheter leur patrie avec le fer, et non pas avec l'or. » Brennus, frémissant de colère, s'écrie que c'est une injustice et une infraction au traité : « Ce traité, lui dit Camille, n'a pas été conclu légitimement, et les conventions que vous avez faites sont nulles. J'ai été nommé dictateur; et, d'après nos lois, cette nomination ayant suspendu toute autorité, vous avez traité avec des gens qui n'avaient aucun pouvoir. C'est donc à moi que vous devez exposer maintenant vos demandes; je viens avec l'autorité que la loi me donne, et je suis le maître ou de vous pardonner, si vous avez recours aux prières, ou de vous punir comme des coupables, si vous ne témoignez aucun repentir. »

Brennus, furieux de ce discours, commande à ses soldats de prendre les armes; les Romains en font autant de leur côté. Déjà les deux partis en étaient venus aux mains, et se chargeaient pêle-mêle avec une confusion inévitable au milieu de vastes ruines, dans des rues étroites et des lieux serrés, où il était impossible de se former en bataille. Brennus, reprenant bientôt son sang-froid, ramène ses troupes dans son camp avec peu de pertes, et l'ayant levé la nuit même, il fait partir de Rome toute son armée et va camper à soixante stades<sup>1</sup>, près du chemin de Gabies. Dès la pointe du jour, Camille, revêtu d'armes éclatantes, et suivi de ses Romains, à qui il inspirait la plus grande confiance, se présente à l'ennemi. Là s'engage un combat aussi long que terrible, qui

1. Trois lieues.

fini par la déroute des Gaulois : les Romains en font un grand carnage, et se rendent maîtres de leur camp. De ceux qui prirent la fuite, quelques-uns furent tués par les troupes ennemies qui se mirent à leur poursuite ; la plupart s'étant dispersés dans la campagne furent massacrés par les habitants des bourgs et des villes voisines, qui coururent sur eux. C'est ainsi que Rome, après avoir été prise d'une manière si surprenante, fut sauvée d'une manière plus surprenante encore. Elle était restée sept mois entiers au pouvoir des barbares.

Camille rentra triomphant dans Rome, triomphe bien dû à un général qui avait arraché sa patrie des mains des ennemis, et qui ramenait Rome dans Rome même. En effet, les citoyens qui en étaient sortis avec leurs femmes et leurs enfants y rentraient à la suite du triomphateur ; et ceux qui, assiégés dans le Capitole, s'étaient vus sur le point de mourir de faim, allaient au-devant d'eux. Ils s'embrassaient les uns les autres, ils versaient des larmes de joie, et osaient à peine croire à un bonheur si inespéré. Les prêtres des dieux et les ministres des temples, portant les choses sacrées qu'ils avaient ou enterrées avant de prendre la fuite, ou emportées avec eux, offraient aux Romains le spectacle le plus touchant, et qu'ils avaient le plus désiré ; ils éprouvaient autant de plaisir que si les dieux eux-mêmes fussent rentrés dans Rome pour la seconde fois. Camille, après avoir offert des sacrifices et purifié la ville, avec les cérémonies dont les hommes versés dans la connaissance des rites religieux lui dictaient les formules, rétablit les anciens temples et en bâtit un nouveau au dieu Aïus Locutius, au lieu même où Marcus Céditius avait entendu la nuit cette voix divine qui lui annonçait l'arrivée des barbares. Ce ne fut pas sans peine et sans fatigue que l'on retrouva les emplacements des anciens temples ; pour y parvenir, il ne fallut pas moins que la constance de Camille et les recherches laborieuses des prêtres.

Mais quand il fut question de rebâtir la ville, qui était entièrement détruite, le découragement s'empara de tous les esprits. Comme les citoyens manquaient de toutes les choses nécessaires pour cette entreprise, ils différèrent de jour en jour à commencer l'ouvrage. Après tous les maux qu'ils venaient d'éprouver, sans force et sans moyens, ils avaient bien plus besoin de prendre du repos que de se fatiguer et s'épuiser encore par ce nouveau travail. Ils recommencèrent donc à tourner insensiblement leurs pensées

vers la ville de Véies, qui subsistait tout entière et était pourvue de tout en abondance ; par là ils fournirent à leurs démagogues, accoutumés à les flatter, une nouvelle occasion de les haranguer et de tenir contre Camille les propos les plus séditeux. A les entendre, c'était pour son ambition et pour sa gloire personnelle qu'il leur envoyait le séjour d'une ville toute prête à les recevoir, et qu'il les forçait d'habiter des ruines, de relever de vastes monceaux de cendres, afin d'être appelé non seulement le chef et le général des Romains, mais encore le fondateur de Rome, et d'enlever ce titre à Romulus. Le sénat, qui craignait une sédition, dérogeant à l'usage où avaient été jusqu'alors tous les dictateurs de ne pas rester en charge plus de six mois, s'opposa au désir qu'avait Camille de se démettre de la dictature, et ne voulut pas qu'il la quittât avant la fin de l'année. Cependant les sénateurs travaillaient à adoucir et à consoler les citoyens, à les ramener par la persuasion et par les caresses. Ils leur montraient les monuments et les tombeaux de leurs ancêtres ; ils leur rappelaient ces temples et ces lieux saints que Romulus, que Numa, que tous les autres rois avaient consacrés, et dont ils leur avaient transmis le dépôt. Mais entre les divers objets de leur culte religieux, ils leur représentaient surtout cette tête humaine qu'on avait trouvée encore toute fraîche en creusant les fondements du Capitole, et qui promettait, de la part des destins, à la ville qui serait bâtie dans ce lieu-là, d'être un jour la capitale de toute l'Italie. Ils leur parlaient aussi de ce feu sacré qui, après la guerre, avait été rallumé par les vestales, et qu'ils allaient laisser éteindre une seconde fois, s'ils abandonnaient une ville qu'ils auraient la honte ou de voir habitée par un peuple étranger, ou demeurer déserte et servir de pâturage aux troupeaux. Telles étaient les représentations touchantes qu'ils adressaient au peuple en public et en particulier ; mais de leur côté ils étaient vivement émus par les gémissements de ce peuple, qui déplorait son indigence, qui les conjurait de ne pas exiger que, dans l'état de dénûment et de pauvreté où l'avait réduit le naufrage dont il venait d'échapper, il relevât les ruines d'une ville détruite, tandis qu'il en avait une autre toute prête à habiter.

Camille fut d'avis d'assembler de nouveau le sénat ; il y parla lui-même longtemps pour l'intérêt de la patrie, et tous les sénateurs qui voulurent parler furent aussi écoutés. Enfin, quand il fallut prendre les avis, il commença par Lucius Lucrétius, qui, en